

TOURISME ARISTOCRATIQUE BRITANNIQUE À NICE ET SUR LA CÔTE D'AZUR À LA BELLE ÉPOQUE¹

Isabelle Pintus

En 1841, Alexandre Dumas disait déjà : « Pour les habitants de Nice, tout voyageur est Anglais ». ² Par Anglais, il faut entendre tous les Britanniques d'Outre Manche ou même tout anglophone ³.

Ces globe-trotters constituèrent avant même 1880 la communauté étrangère à Nice la plus importante et la plus influente. Ils conservent une place à part parmi les nombreux étrangers qui vinrent finir l'hiver sur la Côte d'Azur.

1880 inaugure en outre la période de grands bouleversements, conséquence immédiate de la révolution industrielle en Grande Bretagne, mais aussi le moment où les Britanniques découvrirent leurs premiers rivaux économiques. Avec la fin de l'ère de stabilité politique victorienne et l'ascension irrésistible de nouveaux riches, la hiérarchie sociale traditionnelle britannique fut perturbée et les conditions du pouvoir déplacées. Cette date marque aussi le début de ce qu'on appelle la Belle Époque, période qui correspond au zénith du panbritannisme mais également au développement spectaculaire de la ville de Nice et à l'apogée de sa prospérité économique.

● Portrait de la colonie britannique

Dès la fin du dix septième siècle en Grande Bretagne, l'on commença à voyager, selon la tradition aristocratique du « Grand Tour » qui consistait, pour les jeunes nobles de la vieille nation, à s'embarquer à Douvres pour parcourir la France, l'Allemagne ou l'Italie principalement, et à y rester plusieurs mois

Initialement étape sur la route de la Toscane et le reste de l'Italie, Nice constitua rapidement la véritable destination de quelques Britanniques intrépides en quête de longs séjours.

Attirés par la présence sur place de quelques uns de leurs compatriotes ayant bénéficié des avantages du porc franc, et conscients des bonnes relations qu'entretenait le Comté de Nice à leur égard, les touristes anglais s'installèrent d'abord en retrait de la ville, dans le quartier de Saint François de Paule. Puis ils se fixèrent entre les anciens remparts et le coude formé par le Paillon, avant d'élire enfin domicile au quartier de la Buffa, sur la rive droite, dans le faubourg dit de la Croix de Marbre, où ils bâtirent quelques maisons, une église puis un cimetière.

Parmi les Britanniques témoins de cette première vague, figure Albanis Beaumont qui séjourna à Nice en qualité de précepteur des enfants du Duc et de la Duchesse de Gloucester, en 1783-84. Il laissa un *Voyage historique et pittoresque du Comté de Nice*, truffé de lithographies. Mais le témoignage le plus célèbre revient incontestablement à l'Écossais Tobias Smollet qui séjourna à Nice de la fin de 1763 à 1765. Homme de Lettres et chirurgien par ailleurs, il donna dans ses *Travels through France and Italy*, une description détaillée et pittoresque de la ville de Nice et de ses habitants. ⁴ Malade et d'humeur contrariée, il eut sur

¹ D'après Pintus Isabelle, *L'aristocratie anglaise à Nice à la Belle Époque*, éditions ALANDIS, 2000.

² Dumas Alexandre, *Une année à Florence*, 1841.

³ Au début du Vingtième siècle, et surtout après guerre, on confondit souvent les Britanniques avec des Américains, leur préférant le terme très controversé d'Anglo-saxons.

⁴ Smollett Tobias, *Travels through France and Italy*, lettres XII à XXIV, cf traduction du Docteur E. Pilatte, Nice 1919, imprimerie de l'Éclaireur.

Nice les opinions les plus diverses : sa littérature a eu pour conséquence d'attirer dans les années qui suivirent une quantité de visiteurs curieux en provenance du Royaume Uni. Son apport reste décisif dans la venue des touristes anglais et de toutes les nationalités.

Hormis les jeunes aristocrates adeptes du Grand Tour, beaucoup de Britanniques furent séduits par les bienfaits du climat méditerranéen et se rendirent à Nice pour se guérir, entre autres de la « phtisie » ou d'autres maladies respiratoires. En 1851, dans ses *Impressions de Voyage*, Alexandre Dumas père décrit ces « valétudinaires » de la façon suivante : « Des Anglais poitrinaires et des Anglaises à la moelle épinière endommagée forment le gros de la population de Nice. » Toutefois, au lieu d'améliorer leur guérison, il n'était pas rare de constater que le trajet accélérât le processus de la maladie. Le Docteur Camous écrivit ainsi : « Il est bien pénible de voir arriver tous les jours, quelquefois après un voyage de deux cent, trois cent, et même quatre cent lieues, de malheureux malades venant de l'Angleterre (...), n'ayant qu'un souffle de vie qu'ils viennent exhaler à peine arrivés sur ces bords de la Méditerranée, où ils se berçaient de l'espoir de retrouver leur santé perdue; tandis qu'en demeurant dans leurs foyers ils auraient pu prolonger quelques temps encore leur débile existence. »⁵ La beauté du paysage, le panorama exceptionnel de la mer sous l'intense ciel bleu caractéristique de la région, et la variété des couleurs du paysage, tout cela fascinait les Britanniques, mais c'était surtout la proximité de la montagne qu'ils appréciaient. La complicité entre les différents éléments du relief et le résultat merveilleux qui découlait de l'amalgame les attiraient.

En réalité, la santé chancelante des hivernants⁶ d'Outre Manche constitua souvent un bon moyen pour déguiser leur grande oisiveté, car ils se déplaçaient également volontiers pour leur plaisir. Nice devint le lieu où se divertir par excellence. Parfois ils oublièrent même sur place leur retenue habituelle, et certains allèrent jusqu'à choquer : How many of our compatriots, both men and women, seem to leave at home most of their politeness when they come abroad !⁷ Les Anglais apprécièrent Nice parce qu'ils pouvaient s'y laisser aller et qu'ils eurent à cet endroit l'opportunité de laisser de côté les lois restrictives endurées chez eux, surtout à la fin de l'époque victorienne. Cela se remarqua particulièrement dans l'architecture, sachant qu'on leur laissa la plus grande liberté dans le choix de leurs constructions.

Conséquence immédiate de la venue de Smolett sur la Riviera, et de l'engouement croissant de cette destination Outre manche, Nice devint immanquablement la ville étrangère de tourisme hivernal à la mode en Angleterre, et le passage obligé de toute cette clientèle bien particulière.

Les vagues successives de fréquentation touristiques reflétèrent souvent le climat politique international. Après le Rattachement en 1860, les Britanniques évitèrent de venir les premières années où la ville était française. Mais Napoléon III avait beaucoup fait pour faciliter leur retour à Nice. D'autre part, avec le rapprochement des deux nations jadis ennemies qui accompagna la fin des rivalités coloniales et la conclusion de la « deuxième entente cordiale » (1904), le mouvement touristique britannique se trouva relancé.

Les Anglais ne furent jamais aussi nombreux à Nice que durant la Belle Epoque. Indubitablement, ils furent les premiers à voir en Nice un lieu de retraite privilégié. Bientôt ils furent assez nombreux pour que l'on parlât de « colonie britannique » à Nice.

De nombreux personnages éminents adoptèrent la *French Riviera* pour lieu de villégiature, à commencer par la famille royale, Victoria en tête. A elle seule, l'Impératrice des Indes représente le tourisme hivernal britannique sur la Côte d'Azur, notamment par sa

⁵ Goubet Amédée, *Les stations sanitaires de la France*, Nice 1884.

⁶ On disait également hiverneur à l'époque.

⁷ Scott William, *The Riviera painted and described by William Scott*, London 1907, A and C Black, 232 p.

fidélité à la ville de Nice. Victoria régnait déjà depuis près de soixante ans sur le Royaume Uni lorsqu'elle vint pour la première fois sur la Côte d'Azur. La noble souveraine avait élu domicile sur les collines de Cimiez où elle effectua cinq séjours entre 1895 et 1900. Elle venait de la mi-mars à la fin avril, logea d'abord au Grand Hôtel de Cimiez dont elle louait une aile entière, puis à l'Excelsior Régina, dès que celui-ci fut achevé. Le Prince de Galles, fils de Victoria, et futur Edouard VII était également un habitué de la région depuis 1878. Il était tombé amoureux de ce littoral d'azur qui s'offrait à lui et s'y sentait particulièrement chez lui : « Je vais à la Riviera comme je vais au club, disait-il. C'est un pays de bonne compagnie où tout le monde se retrouve sur son plan, comme dans une garden-party ».

Edouard VII vint souvent à Nice, et c'est d'ailleurs grâce à lui que Victoria a honoré Nice de sa venue. Il fréquentait assidûment le Cercle de la Méditerranée et ne manquait pas de paraître au port de Nice à bord de son inséparable yacht *Britannia*. Comme Victoria, les Niçois appréciaient particulièrement l'illustre souverain ; sa personnalité ne le desservait pas, bien au contraire, et son humour allait droit au coeur des Niçois. Xavier Paoli disait de lui : « Il n'était pas communicatif, mais il aimait à discuter et il discutait avec compétence (...). Sa simplicité affable nous mettait à l'aise, son gros rire joyeux inspirait confiance.(...) Il était en quelque sorte le Roi de la Côte d'Azur, rien ne se décidait en matière de réjouissance sans son assentiment »⁸.

Père de l'Entente cordiale, il avait gardé pour la famille impériale une vive amitié, il parlait de l'Empereur Napoléon III et du Prince impérial avec émotion. Jusqu'à son couronnement en 1901, il partagea sa vie de plaisir entre Paris, Biarritz et la Côte d'Azur.

Dans le sillage de la reine Victoria, presque toute la famille royale fit le voyage : princesse Béatrice, Hélène, princesse de Slesvig-Holstein, duc d'Albany, Albert de Saxe-Cabourg Gotha, Duc d'Edimbourg, prince de Galles, fils d'Edouard VII et futur Georges V. D'autres membres du gotha fréquentèrent les lieux, ainsi que des membres du gouvernement britannique et des personnalités politiques : Lord Salisbury, Premier ministre depuis 1885, Gladstone, Lord Harrington Balfour, Disraeli etc.

Militaires et industriels comme Thomas Lipton, honorèrent aussi la Côte de leur visite, de même que des artistes et des intellectuels, comme le vulcanologue Henry Johnston Lavis, Oscar Wilde, Bernard Shaw, Byron, ou Carlyle.

A cette élite d'aristocrates et têtes couronnées venait s'ajouter toute la domesticité jugée nécessaire : lorsque Victoria vint à Cimiez pour la première fois en 1895, sa suite fut évaluée à une cinquantaine de personnes : « Elle surpassa tout le monde, explique Bertrand Meyer. Quand dans l'hiver 1895 elle décida de retrouver sa chère Riviera française, un des fonctionnaires de sa maison, devant la liste des serviteurs indiens, anglais et écossais qu'elle avait projeté d'emmener, (...) lui demanda si par souci d'économie, il ne serait pas possible de se passer de certains d'eux. Mais Victoria soutint mordicus qu'elle avait besoin de tous alors qu'il était manifeste qu'une bonne partie de ces gens ne serait strictement d'aucune utilité. »⁹

On comptait aussi un certain nombre de représentants de la *middle class* et les *lower orders*, entre autres des négociants, que la présence de Britanniques rendait indispensable, des personnes qui offraient leur services aux riches aristocrates comme des cours de langues ou de dessin, des médecins et des pharmaciens. Quant aux officiels, le rôle du consul et du vice-consul était primordial à la Belle Epoque¹⁰, sans oublier, pour satisfaire au culte anglican, les personnes en rapport avec l'Eglise Officielle.

Indéniablement, le « tourisme » à la Belle Epoque demeura l'apanage de l'aristocratie, un luxe réservé aux plus fortunés. Parmi ceux-ci la noblesse de sang commençait à voir son

8 Paoli Xavier, *Leurs Majestés*.

9 Meyer Bertrand, *La vie quotidienne à Buckingham*.

10 En 1886, J.C. Harris est vice-consul, 11 rue de la Buffa.

leadership remis en cause. En effet, on assista à la Belle Epoque à l'émergence des *businessmen* de la *middle class*, devenus nouveaux riches : hommes d'affaires ou banquiers, considérés comme les représentants « ploutocrates » de la nouvelle aristocratie.

La présence de cette multitude d'hommes richissimes sur le littoral azuréen, fut à l'origine de nombreux stéréotypes qui marquèrent durablement les Niçois, car ceux-ci étaient convaincus que tout Anglais menait grand train. Pragmatiques, devant les fortunes impressionnantes qu'ils découvraient, les Niçois ne tardèrent pas à ajuster leurs prix. Tout se mettait à augmenter l'hiver; du prix du *cottage* douillet à celui du *bacon*.

Les aristocrates britanniques de la *upper class*, exigeaient un certain standing dans leurs vastes domaines et jonglaient avec les grandes réceptions mondaines. Condescendants et exclusifs, ils adoptaient des attitudes ségrégationnistes qui irritèrent bien des « indigènes ». Issus de la noblesse terrienne, ils tuaient leur oisiveté en s'adonnant à tous les loisirs qui leur étaient offerts, et il en fallait beaucoup.

Pour l'exercice de son culte, la colonie britannique avait à sa disposition en 1880 plus de cinq édifices anglicans à Nice et dans les environs. Outre le temple de la Buffa, Holy Trinity Church, il existait une église anglicane à Carabacel, Christ Church. Il y avait aussi une petite chapelle à Cimiez, à proximité de l'hôtel Régina, où Victoria se rendait pour les célébrations. Enfin il y avait au 5 de la rue Saint Michel l'église sous la protection de ce même Saint et une église écossaise non loin de la Buffa, 18 rue Longchamp, de confession presbytérienne. De même, plusieurs cimetières anglais furent édifiés à Nice au cours des siècles : consacré en 1780, le cimetière de la Mantega fut désaffecté dès 1826, remplacé par celui de la Buffa jusqu'en 1875, où fut ouvert le cimetière de Caucade.

La présence de très nombreuses femmes reste un aspect du tourisme aristocratique britannique déterminant dans la vie de saison. La femme anglaise de la Belle Epoque représenta un modèle singulier d'émancipation : avec la *new woman* apparut dès 1880 le féminisme modéré qui ne remettait pas en question les fondements de la morale traditionnelle. A Nice elles se révélèrent particulièrement présentes et influentes et leur omniprésence dans la vie de saison donna lieu à de nombreux témoignages écrits. Mérimée décrivit l'arrivée de quelques unes d'entre elles à Cannes : « Il y a ici grande quantité d'Anglais. J'ai dîné avant hier chez Lord Brougham avec je ne sais combien de miss arrivées fraîchement d'Ecosse, à qui la vue du soleil paraissait causer une grande surprise. Si j'avais le talent de décrire les costumes, je vous amuserais avec ceux des dames. Vous n'avez jamais rien vu de pareil depuis l'invention de la crinoline. »¹¹

Respectées et prises en considération, elles organisaient toutes sortes de manifestations, n'hésitaient pas à prendre la parole pour défendre ce qui leur paraissait juste, et se distinguaient en participant à de multiples œuvres philanthropiques. Ce sont en outre des femmes anglaises qui ont peint la région.

Les Britanniques ne ressemblant à aucun autre peuple, leur tempérament se remarqua à Nice comme ailleurs, et engendra toutes sortes de réactions. Avec leur culture originale, leurs particularités et le peu de contacts qu'ils entretenaient avec les autres pays européens, surtout au dix neuvième siècle, ils avaient du mal à s'adapter aux nouvelles conditions de séjour qui les attendaient sur le littoral niçois. Mais ce qui rendait encore plus difficile leur intégration, c'est que les Anglais parlaient peu et très mal le français. Paul Gerbod explique qu'à la Belle Epoque, « le Royaume Uni s'enferme dans l'orgueilleuse conviction que l'anglais est devenu langue universelle ». »¹² Souvent, leur mauvaise volonté à s'exprimer dans la langue du pays fut remarquée et décriée. Leur orgueil singulier et le sentiment de supériorité qui les

11 Mérimée, *Lettres à une inconnu*, 7 janvier 1859 cité par Blanche Bianchi, *La saison d'hiver à Cannes de 1870 à 1914*.

12 Gerbod Paul, « Le tourisme britannique en France » in *L'Information Géographique*.

caractérisait, répandirent à Nice l'idée d'une Angleterre individualiste et méprisante. Pierre Daninos déclara en 1913 : « Le privilège de l'Anglais est de ne comprendre aucune autre langue que la sienne. Et même s'il comprend, il ne doit en aucun cas s'abaisser à le laisser croire¹³. »

Dans tous les domaines, les Anglais cultivèrent le particularisme. Les témoignages des relations qu'ils entretenirent avec les Niçois ne manquent pas, dans ce contexte d'hostilité qui régnait en France envers les Britanniques pendant les guerres du Transvaal ou celle des Boers. Le débat sur l'anglophilie et l'anglophobie en France redoublait. André Cane raconte d'ailleurs à propos de Lord Salisbury : « Lors d'une promenade, il est reconnu par un de ses compatriotes, hivernant comme lui, qui se risque à lui poser cette question : Votre Excellence est-elle francophile ou francophobe. Ni l'un ni l'autre, je suis simplement anglophile répondit-il. »¹⁴

Toutefois, le caractère bon vivant et spontané de la jeune génération des Edouardiens convenait davantage à la population niçoise qui trouvait plaisant ce « laisser-aller » sympathique. Le Roi Edouard VII, que l'on surnomma « le père de l'Entente Cordiale » représentait à lui tout seul ce nouvel état d'esprit. Par ailleurs, les initiatives multiples des Anglais en faveur de Nice témoignèrent des liens qui les unissaient à la ville et à sa population.

L'influence des Britanniques sur la région s'exerça dans un champ extrêmement étendu. Depuis leurs actions isolées et collectives, jusqu'à l'image qu'ils donnèrent d'eux et qu'envièrent beaucoup d'autres aristocrates, ils façonnèrent la ville de Nice.

Lorsque l'on pense à l'héritage que les Anglais ont laissé à Nice, on pense spontanément au front de mer qui porte leur nom et dont la création remonte à la saison 1822, lorsque la colonie hivernante britannique récolta des fonds pour venir en aide aux pauvres sans emploi éprouvés par la rude saison précédente. Les Anglais décidèrent d'employer ces derniers à niveler une piste le long de la plage. Au début simple « chemin des Anglais », les travaux continuèrent à la Belle Epoque, et ce qui était devenu « la Promenade » fut prolongé jusqu'au Var par étapes successives, jusqu'à son achèvement en 1904.

Les initiatives britanniques remarquables sont à chercher dans les témoignages architecturaux laissés dans toute la ville de Nice et ses environs : certaines bâtisses sont de véritables châteaux, qui datent en majorité d'avant la Belle Epoque. Les Anglais d'alors construisirent leurs fantaisies, dont le château du Colonel Smith au Mont-Boron demeure le meilleur exemple : ce « château de l'Anglais » construit en 1858 par un ancien officier anglais de l'armée des Indes en inspira plus d'un : « Il n'y a qu'un cerveau britannique hanté par l'excentricité la plus dévergondée qui puisse concevoir la réalisation d'un rêve baroque: de loin c'est quelque chose, beaucoup même, de près il n'y a plus rien; on dirait un décor d'opérette ».¹⁵ Les villas qui foisonnèrent reçurent le même accueil mitigé : « Il est impossible de passer devant ces abominations sans avoir envie d'y mettre le feu. »¹⁶ Mais après 1880 et dans le contexte de l'arrivée des grands hôtels sur la scène niçoise, châteaux et villas jurèrent avec le reste : passés de mode, ils avaient mal vieilli.

Dans le domaine de l'architecture également, le style anglais s'imposa avec des styles caractéristiques, dont le *Bow window*, ou dans les procédés, comme l'utilisation du béton. Des architectes anglais se virent confier quelques réalisations parmi lesquelles la Jetée-Promenade modelée en 1880 par un ingénieur britannique et construite en 1883 sur le modèle de la Jetée de Brighton.

13 Pierre Daninos, *Les carnets du Major W. Marmaduke Thompson*, 1913.

14 Cane André, *Les Anglais à Villefranche sur mer, Beaulieu et Saint Jean Cap Ferrat*, 1988.

15 Sarty Léon, *Stations de la Méditerranée et environs*, 1885-86: Nice.

16 Mérimée Prosper, *Lettre à Viollet le duc*, 17 décembre 1856.

Pour accompagner ces imposantes demeures, et fort de leur savoir faire, les botanistes anglais apprécèrent Nice pour ses qualités climatiques certaines. Ils mirent en place un gigantesque processus d'acclimatation de toutes les espèces végétales. Le modèle paysager né en Angleterre entre 1715 et 1730 se répandit sur la Riviera au début du dix-neuvième siècle, tandis que l'acclimatation de nouvelles espèces tropicales originaires des colonies britanniques favorisa la diffusion de nouvelles plantes. John Taylor importa ainsi les premiers plants d'eucalyptus du Royal Botanic Garden of Sidney, et les Anglais lancèrent la mode du palmier. Enfin, le gazon anglais fit son apparition sur le littoral comme indispensable revêtement des courts de «lawn» tennis, importé de Grande Bretagne par plaques entières.

Les Britanniques se distinguèrent des autres touristes, en créant des établissements spécialisés, telle la pension High School de Mme Price, aux Baumettes, créée vers 1883 sur le modèle des écoles anglaises dans laquelle les enfants de nobles familles britanniques recevaient une culture classique, ou le Queen Victoria Memorial Hospital, construit entre 1903 et 1906 en l'honneur de la reine Victoria à l'initiative de quelques membres éminents de la colonie britannique, dont Lord Salisbury, Henri Samuelson et Sir Livesey.

Les aristocrates britanniques organisaient des réceptions et tenaient salon dans des propriétés privées pour rythmer leurs longues journées oisives, contribuant ainsi au développement de la vie culturelle niçoise hivernale. *Garden parties*, galas, bals masqués et mardi gras alternaient avec des œuvres de bienfaisance, qui venaient s'ajouter aux nombreux dons, legs et autres participations financières à toutes sortes d'organismes ou causes. Les Britanniques financèrent ainsi tous les grands projets à Nice grâce à leurs capitaux précieux.

Les initiatives singulières ne manquèrent pas non plus, les Anglais se distinguant par leur originalité : création de l'Association Des Amis Des Arbres en 1891, pour le reboisement du Mont Boron et la préservation des oliviers parfois centenaires que l'urbanisation croissante menaçait ; Ligue contre la poussière, véritable croisade britannique à l'origine du revêtement en *macadam* de l'avenue Félix Faure, de la Promenade des Anglais et de l'avenue Massena ; « ferme d'autruches » créée en 1905 à la Californie par une société anglaise. Les Anglais organisèrent d'autre part des séjours et excursions dans les environs de Nice et rédigèrent scrupuleusement de nombreux guides en anglais.

Très exigeants, les Britanniques facilitèrent l'amélioration des conditions de vie à Nice en favorisant notamment les travaux d'assainissement, le traitement de l'eau potable, l'installation de l'éclairage électrique, du gaz et du téléphone. L'amélioration des moyens de transport débuta avec l'arrivée du chemin de fer arriva à Nice en 1864, date qui correspond au début de l'arrivée en masse des touristes britanniques. En 1883 apparurent les premiers trains de luxe dont le « Calais-Nice-Rome » avec correspondance pour l'Angleterre, le « Méditerranée-Express » ou le « London-Riviera » qui effectuaient le même trajet. Il fallait désormais moins de vingt huit heures pour faire le trajet Londres-Nice. Bien des routes automobiles furent achevées avant 1914 grâce aux encouragements de quelques intrépides anglais.

Comme pour les infrastructures, les Britanniques exigèrent luxe et confort pour leur hébergement : les hôtels devaient nécessairement être agrémentés de tout le faste jugé nécessaire et des dernières nouveautés en matière de commodités : ascenseur, eau courante chaude et froide, salle de bain privée. Les Britanniques sont d'ailleurs à l'origine de l'installation très tôt à Nice du fameux *water closet*, expéditif cabinet à chasse d'eau, dont la cuvette à l'époque était en porcelaine finement ornée de motifs colorés. Ils révolutionnèrent également les installations sanitaires en encourageant l'installation des lavabos et du chauffage central.

L'activité favorite des aristocrates britanniques restait indubitablement la pratique du sport, et la diversité des disciplines à Nice leur était due pour beaucoup. *Lawn tennis* dans les

jardins du Parc Impérial et Place Mozart, *yachting* sous l'influence du Prince de Galles et dans le cadre du Club Nautique de Nice, *rowing*, automobile dès 1892 dans le cadre de l'Automobile Club de Nice, balbutiements de l'aviation¹⁷ mais aussi polo club, golf, tir à l'arc, tir aux pigeons... A travers le sport étaient exaltées les vertus britanniques, le « fair play » aristocratique. On comprend mieux pourquoi la Grande Bretagne lança la mode du sport aristocratique. Rimbaud écrivait d'ailleurs des Anglais dans les *Illuminations* : « Ce sont les conquérants de ce monde... Le sport et le confort voyagent avec eux. »

Le rôle des Anglais dans l'affirmation du destin de Nice n'est plus à démontrer, car dès le dix-neuvième siècle, tout avait été entrepris pour les satisfaire, et pour que les grandes mises en œuvre répondent à leurs attentes. En 1860, lorsque les Niçois avaient décidé de se rallier à la France, les Anglais qui avaient boudé la ville en menaçant de ne plus revenir avaient suscité l'inquiétude des autorités. Théodore de Banville s'étonna de leur absence cette même année: « Je n'ai pas mieux vu cette innombrable foule d'Anglais, qui, me disait-on, s'abat chaque année sur Nice comme une nuée de sauterelles. Quelques Anglaises seulement, jeunes et charmantes, arborent les robes d'été, comme si nous étions sérieusement sous les tropiques. »¹⁸ En effet ce sont les Anglais qui consacrèrent Nice comme station hivernale, et lui donnèrent le surnom de *Living Room of Europe*. Outre-Manche, *The Queen of the Riviera*, comme elle était appelée également, jouissait d'une extrême popularité. Edouard VII y était pour beaucoup : Paoli disait de lui qu'il « développait la prospérité » des stations hivernales de la Côte « en attirant là-bas une vaste colonie britannique. »

Les autorités locales manifestèrent leur gratitude à ce peuple de diverses manières. Des nombreux noms de Britanniques furent donnés à des rues et lieux publics, des monuments furent élevés, comme celui érigé en 1910 en hommage à Victoria en haut du boulevard de Cimiez devant l'hôtel Régina. Des célébrations furent organisées, comme les fêtes de l'Entente Cordiale, en 1904, ou les fêtes franco-anglaises en 1912. C'est d'ailleurs à cette occasion que le Président du Conseil, Raymond Poincaré, déclara : « L'amitié de la Reine Victoria pour notre pays prépara l'Entente Cordiale que le Roi Edouard VII, son fils, devait réaliser. »

Nice et la Côte d'Azur représentent un laboratoire dans lequel se sont reflétées les grandes tendances internationales. La remise en question du monopole britannique, le changement d'attitude des aristocrates et les mutations culturelles de la nation britannique s'y vérifièrent sans doute mieux qu'ailleurs.

Depuis 1860, Nice était devenue française, et les Anglais surpassés numériquement se virent contester leur *leadership* dans la région, d'autant que Nice avant 1900 avait pris l'habitude de recevoir toute une Europe cosmopolite. Les Britanniques devaient désormais cohabiter avec les Russes dont ils jugeaient souvent l'attitude extravagante répréhensible et la présence indésirable. De la même façon que tous les étrangers passaient autrefois pour des Anglais, à Nice on finit par appeler « Russes » tous les originaux. De leur côté, les Anglais s'étaient repliés sur eux-mêmes, et les plus réfractaires avaient fui Nice avant même la Belle Epoque, pour lui préférer Cannes. Paul Augier raconte que la Côte était devenue à la Belle Epoque une véritable colonie russe « à l'exception de Cannes où les Anglais, forts de leur statut de découvreurs et de premiers occupants, réussirent à préserver leur leadership à coups de protestations, de gestes et de propos désagréables »¹⁹. Nice devint cosmopolite et Robert de Souza constata en 1913 : « C'est la ruée des Allemands inférieurs et même des Russes

17 En mars et avril 1910 eu lieu le premier meeting d'aviation de la Côte d'Azur : y prirent part deux Anglais : Charles Rolls (sur biplan Wright) et Arthur Rawlinson (sur biplan Farman).

18 Banville Théodore, *La mer de Nice, Lettres à un ami*, 1861, Editions Marcel Petit, Paris 1990, 167 p.

19 Augier Paul, *Quand les grands Duces valsaient à Nice*.

médiocres, dont la colonie se monte aujourd'hui à sept ou huit mille individus, tandis que s'enfuient les Anglais, les Américains et les Russes riches. »²⁰

L'admiration universelle de la nation britannique, modèle à imiter, avait fait son chemin à Nice. Parallèlement, sur le plan international à la fin du siècle (dès 1880), de nouveaux rivaux étaient apparus et avaient compromis l'hégémonie de la Grande Bretagne. Toutefois, le plus souvent ils réalisèrent à peine ce qui les dépassait, et lorsqu'ils en prirent conscience, leur volonté à dominer partout les empêcha de reconnaître ce qui était évident. « Au moment où il lit et accepte ces avertissements sur le plan de l'intelligence, l'Anglais les repousse et refuse de les croire sur le plan de l'instinct. Sa confiance imperturbable en son pays, son orgueil, son invraisemblable faculté de ne pas voir ce qu'il préfère ignorer protestent contre la leçon, l'escamotent, l'annulent. Un optimisme béat, élémentaire, lui souffle qu'il s'en tirera, non pas parce qu'il aura su rajeunir ses méthodes ou renouveler son outillage, mais parce qu'il est Anglais. »²¹

On constate aussi la présence de plus en plus déterminante des Américains sur le littoral niçois. Fait majeur, c'est un Américain qui découvrit et consacra Juan Les Pins comme station d'été. Il se conduisit en véritable Smolett. René Etiemble déclara en 1909 : « L'Anglomanie (ou l'anglofolie comme l'écrivit un chroniqueur), l'anglofolie (...) se voit déplacée par une américanolâtrie dont s'inquiètent les plus sages yanquis. »

A la Belle Epoque, l'aristocratie britannique se trouve aussi contestée au sein de sa propre société : la classe ascendante était désormais la *middle class* et pas seulement *the upper middle class* mais la classe bourgeoise dans son intégralité. On dénomma classe bourgeoise « conquérante » celle qui accédait aux privilèges qu'avait eu l'aristocratie. C'était ces Anglais-là qui grignotaient à la fin de l'ère victorienne du pouvoir sur l'aristocratie traditionnelle. A Nice, cette crise des valeurs victorienne se concrétisa par la démocratisation de la clientèle hivernale et le déferlement de nouveaux touristes sur la Côte d'Azur, favorisés par la révolution des moyens de transport. En Angleterre même s'était développé le voyage à grande échelle au sein d'une structure organisée, dont la compagnie Thomas Cook reste un bon exemple.

Ce changement de clientèle eut pour conséquence une urbanisation galopante engendrant elle-même un changement de l'habitat et un raccourcissement de la saison touristique, d'une part parce que les hôtels se mirent à ouvrir de plus en plus tard au début de la saison et à fermer dès les premiers jours de printemps, et d'autre part parce que Nice subit la concurrence des autres stations hivernales de France et d'Europe. Les Britanniques s'adaptèrent progressivement à ces nouveaux rythmes. Victoria ne resta qu'un mois en 1895 et en conserva l'habitude jusqu'en 1899. Edouard VII multipliait les courts séjours qui ne duraient pas plus de deux semaines.

Avec les nouveaux hôtes, de nouvelles activités virent le jour. Après 1880, les Britanniques affirmèrent leur volonté de plus de sports, plus d'amusements publics, plus de vie trépidante. Mais le développement de l'industrie du jeu se développa aux dépens de nombreux aristocrates britanniques qui ne furent pas rares à se retrouver du jour au lendemain sans un sou. En février 1884 fut inauguré le Casino Municipal à Nice, concurrencé très vite par celui de Monaco ; au Casino de la Jetée Promenade, les jeux se multiplièrent dès 1908 et la clientèle s'élargit. L'introduction du jeu dans la région de Nice s'accompagna de réelles nuisances : corruption, âpreté aux gains et relâchement de la moralité amenèrent à penser que les nouvelles générations de la nation britannique étaient moins vertueuses. En Grande Bretagne on appela la période *The naughty nineties* (les années polissonnes).

²⁰ Souza Robert de, *Nice capitale d'hiver*.

²¹ Siegfried André, *La crise britannique au XXe siècle, l'Angleterre des années trente*, Paris 1931, 3e édition 1975.

Face aux grands bouleversements et à la modification de leurs conditions de séjour, les aristocrates Britanniques s'étaient retrouvés démunis : « Il y a quinze ans encore (...) Nice était le rendez-vous de la fashion et de l'illustration de l'Europe. Avec cela il y régnait la plus grande simplicité ; vous aviez des pique niques sur l'herbe, des excursions aux environs ; la conversation roulait souvent sur les sites pittoresques des alentours et j'ai vu moi-même un pair d'Angleterre conduisant l'âne sur lequel chevauchait sa femme (...) Aujourd'hui tout cela est changé : il est assez rare qu'un pair d'Angleterre vienne séjourner quelques temps dans nos murs, y louer une villa et s'y établir avec sa famille pour la saison. S'il en vient encore un ou deux de temps en temps, c'est pour les courses ou les régates, et ils demeurent juste le temps d'assister à ces divertissements. »²² En manque de repères, les richissimes anglais allèrent rechercher ailleurs le côté paisible qu'ils ne trouvaient plus en bord de mer. L'arrêt de la croissance se produisit très nettement en 1905, date à laquelle les Britanniques s'enthousiasmèrent pour de nouveaux passe-temps inédits. Le paradoxe dans la fuite des aristocrates anglais de Nice, c'est qu'ils refusèrent l'économie des loisirs dont Nice est l'exemple idéal, alors même qu'ils avaient rassemblé par leur seule présence les conditions à l'élaboration de celles-ci. C'est tout là l'intérêt d'essayer de déchiffrer « *le plus indéchiffrable des peuples*²³ ».

Ceux qui refusaient la nouvelle vie s'éloignèrent du centre de Nice, s'installèrent *far from the madding crowd* sur les collines environnantes pas encore trop exploitées. Ces Anglais téméraires, cherchèrent à retrouver la campagne toujours plus loin ; ils s'éparpillèrent tout le long du littoral, puis s'étendirent sur les collines immédiates. Beaulieu et la rade de Villefranche jouissaient de leur prédilection, quant à Antibes, les Britanniques furent les premiers à y construire.

Mais c'est réellement Cannes qui devint leur refuge. Les premiers Anglais qui s'y étaient installés, Lord Brougham en tête, avaient dû se replier parce que la traversée du Var vers l'Italie leur avait été refusée en période d'épidémie de choléra. Dès 1840, le développement de ce petit port de pêcheurs s'était fait avec la participation des énergies françaises et britanniques conjuguées : « Deux nations possèdent Cannes : la France et l'Angleterre. Longtemps ennemies, alliées désormais, la confraternité du champ de bataille a étouffé leurs haines séculaires. Elles s'estimaient, au plateau d'Inkermann ; au golfe de Napoule, elles s'aiment. Ce sont des sœurs que Lord Brougham abrite désormais sous les plis de sa robe de marbre. L'une et l'autre, elles détiennent la terre ; à frais égaux, elles l'ornent de plantes rares, elles l'enrichissent à l'envi d'étincelantes habitations. Leur seule rivalité s'exerce à mettre le joyau le plus seyant au front de la mère commune. »²⁴ La ville de Lord Brougham naquit des Anglais. La différence avec Nice, c'est qu'ils y manifestèrent peut-être davantage encore leur attitude colonialiste, et sectaire. A Cannes, ils s'employèrent à maintenir leur position dominante. On retrouvait encore des altesses royales et des célébrités anglaises alors que Nice n'en avait plus. Symbole de ce déplacement du prestige, Edouard VII et son frère, le Duc d'Albany, préférèrent Cannes à Nice où se rendait chaque année leur mère. En 1883 Albert Edouard, petit-fils de Victoria, s'y trouvait également, et autour de ces hôtes royaux se pressait tout un beau monde.

Très vite, face à cette concurrence des stations du littoral, des rivalités apparurent. Parmi les villes les plus réputées : Nice, Cannes, Monaco, Menton. En réalité, Cannes et les autres villes de la Côte d'Azur ont indéniablement profité de la croissance de Nice qui fut à l'origine du succès des autres stations du littoral. Lord Brougham ne se serait pas fixé à

²² Harris J.C. « Nice Station d'Hiver », in *Annales de la société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes Maritimes*, 1884.

²³ Selon l'expression d'Elie Halevy.

²⁴ Liegeard Stéphen, *La côte d'Azur*, Nice 1988, (réédition 1888), 628 p.

Cannes et ne s'en serait pas émerveillé s'il avait pu atteindre Nice. Leur préférence allait toujours plus aux zones restées vierges.

Nice garda toutefois ses fervents « hiverneurs ». Pour conserver sa clientèle, Nice avait multiplié les occasions d'organiser des fêtes et de diversifier l'offre de loisirs. La municipalité avait cherché avant même 1880 à promouvoir une saison estivale, mais ces initiatives pour créer un tourisme d'été restèrent vaines à la Belle Epoque. Elles étaient trop précoces.

En revanche, les sports d'hiver attirèrent toute l'attention des Britanniques fortunés. Les Anglais, infatigables pionniers, connaissaient de façon admirable les environs de Nice. Leur caractère intrépide, conquérant, les amena à repérer rapidement les endroits les plus remarquables. Emile Negrin en parlant de Falicon et de la grotte aux chauves-souris s'exclamait : « Les seuls touristes qui se hasardent sur ce sentier solidement pavé et droit comme l'échelle de Jacob, sont des Anglais; mais où ne vont pas les Anglais !²⁵ ».Après 1850, les Anglais recherchèrent de nouvelles sensations fortes. A partir de 1905 ils mirent en pratique sur les sommets des Basses Alpes un nouveau sport qu'ils avaient expérimenté depuis 1879, l'alpinisme. Une fois de plus, ils lancèrent les dés. Stéphane Liegeard avait prédit le phénomène en 1887 avec une étonnante clairvoyance : « Des forêts de châtaigniers et de mélèzes où retentit jadis le cor des Grimaldi de Beuil et, plus tard, celui du Roi Galant-homme, des pentes embaumées de lavandes, de torrents rapides, des lacs glacés, des cimes comme le Mercantour ou le Gelas, à peu près vierges du clou britannique (...) Dans vingt ans, plus tôt peut-être, la compagnie Cook y promènera ses breaks triomphants : hâtez-vous donc, ennemis du profanum vulgus ! »²⁶

La Belle Epoque représenta ces années durant lesquelles les Britanniques diffusèrent leur optimisme triomphant, et leurs exploits mondains. Inventeurs du tourisme, pour reprendre l'expression de Marc Boyer²⁷, les Anglais se conduisirent sur la Côte d'Azur, et particulièrement dans la région niçoise, en pionniers. Eternels découvreurs se sentant investis d'une mission civilisatrice partout où ils se rendaient, les aristocrates britanniques incarnèrent lors de leurs voyages d'agrément tout l'éclat de la société victorienne, et diffusèrent leur culture si particulière sur la Riviera ; ils continuèrent de manifester leur pouvoir sous Edouard VII et George V, en promouvant les sites qui leur semblaient les plus remarquables. Insatiables de nouveautés et d'exclusivité, ils allèrent chercher toujours plus loin ce qu'ils ne trouvaient plus dans les territoires qu'ils avaient jadis aidés à développer.

Premier témoin de l'émergence du tourisme comme facteur de développement, la ville de Nice demeure grâce aux Britanniques la première grande ville qui dut sa prospérité économique au tourisme ; elle se transforma de façon décisive grâce au séjour de personnes venues d'Outre Manche et grâce à l'attraction phénoménale qu'elle exerça sur celles-ci.

²⁵ Cité par Henri de Montaut, *Voyage au pays enchanté*.

²⁶ Liegeard Stéphane, *opus cit.*

²⁷ Boyer Marc, *Histoire de l'invention du tourisme XVIe-XIXe siècles* Ed de l'Aube Collection Monde en cours 2000 333p.